

même temps aussi un précipice trop glissant. Leur cerveau n'a pas tenu à ce mélange d'exaltation et de terreur.

La folie de Caïus se manifesta bien vite. Il ressaisit tous les titres dont il n'avait pas voulu dans son premier accès de modestie (auguste, empereur, père de la patrie, grand-pontife, le pieux, le grand, l'excellent, le fils des camps, le père des armées). Il rétablit l'action de lèse-majesté qu'il avait abolie. Il fit dire de se tuer (cette formule devenait en usage) à Silanus, son beau-père, et au jeune Tibère âgé de dix-huit ans et qu'il venait d'adopter pour son fils. A l'égard de celui-ci, le respect dérisoire pour la personne impériale fut poussé si loin, que les centurions envoyés pour le contraindre à mourir, eurent défense de porter la main sur lui. Ce pauvre enfant, même en ce siècle-là, n'avait jamais vu tuer personne; il présentait la gorge à ses bourreaux, eux refusèrent de frapper; ils l'armèrent d'un poignard et lui montrèrent où il devait se donner le coup mortel; il se frappa plus d'une fois avant de périr. Son crime était, selon Caïus, d'avoir pris du contrepoison pour éviter que César ne l'empoisonnât¹.

L'ancien confident de Caligula, Macron, ne devait pas échapper davantage: il était devenu grondeur, ne laissait pas Caïus dormir à table, ne lui permettait pas d'éclater de rire à la vue des bouffons ou de contrefaire leurs gestes; quand au spectacle Caïus mêlait son chant à celui des acteurs, Macron le poussait doucement et le grondait tout bas: on l'invita à mourir. On en fit autant pour sa femme Ennia, qui avait été maîtresse de Caligula en disgrâce et qui s'attendait à être toute-puissante sous Caligula empe-

1. Philon, *de Legat.*, 3. Suétone, *in Calig.*, 23. Dion, LIX. L'épithaphe du jeune Tibère s'est trouvée avec celles de la famille impériale: TI CAESAR DRVSI CAESARIS F. HIC SITVS EST. Orelli 654.

reur¹. Tous deux obéirent (38); les esprits étaient tellement faits au suicide, que ce genre de supplice s'exécutait sans marchander. Les empereurs faisaient ainsi économie de bourreaux.

Mais c'était encore de la raison que tout cela. Pour compléter sa folie, Caïus voulut être dieu: «Ceux qui conduisent, disait-il, les bœufs, les moutons et les chèvres ne sont ni bœufs, ni béliers, ni boucs; ce sont des êtres d'une nature supérieure, ce sont des hommes. De même, ceux qui conduisent tous les peuples du monde ne sont pas des hommes, mais des dieux.» Il était un jour à table avec des rois qui disputaient ensemble de leur noblesse; Caïus les interrompit brusquement par ce passage d'Homère: «Un seul maître, un seul roi.» Il s'exalta sur cette pensée, voulut même prendre le diadème; il y aurait eu là de quoi faire révolter sérieusement le peuple romain, que tant de proscriptions n'avaient pas révolté: «Seigneur, lui dit-on pour détourner cette faute, tu es au-dessus des rois.» A partir de ce moment, Caïus prit sa divinité au sérieux. Il commença cependant par n'être que demi-dieu; il s'adjudgea les attributs et les cérémonies d'Hercule, de Castor, d'Amphiaraüs; il contrefit Hercule avec une peau de lion et une massue d'or. D'autres fois il portait le chapeau de Castor et Pollux, la peau de faon de Bacchus. Mais c'était trop peu de chose; il passa bientôt dieu.

Rome, au premier mot de ce fou, tomba à genoux aux pieds de son dieu Caïus. Il eut un temple, une statue d'or; on jura par lui, on acheta pour dix millions de sesterces (2,656,000 fr.) l'honneur d'être du nombre de ses prêtres. Chaque jour on lui immola les victimes les plus exquis-

1. Dion, p. 647. Philon, *de Legat.*, 4.

et les plus rares, des paons, des oiseaux du Phage, des oiseaux de Numidie ; il ne fallait pas moins au goût délicat de ce nouveau dieu. Les peuples avaient beau tenir à leurs idoles, tout ce qu'il y avait de plus parfait parmi les statues des divinités venait à Rome : on coupait les têtes, on y substituait celle de Caius. La pauvre Grèce était dépouillée de ses dieux, la seule chose qui lui restât ; son Jupiter olympien ne fut préservé que par un prodige. A Milet, Caius vola à Apollon son temple.

Aujourd'hui donc, Caius est Apollon, il porte une couronne de rayons sur sa tête et mène les Grâces à sa droite ; demain il aura les ailes aux pieds et le caducée de Mercure ; ou bien il prendra le trident pour figurer Neptune. Il a été Junon, Diane, Vénus¹ ; pourquoi ne serait-il pas Jupiter ? il est comme lui l'amant de sa propre sœur. Il aura la foudre en main et la barbe d'or au menton ; il aura des machines d'opéra pour imiter le bruit du tonnerre, il fera des éclairs avec du soufre ; si le vrai tonnerre vient à tomber et trouble sa *media nocte* ou ses pantomimes, il défie Jupiter au combat, il jette une pierre au ciel en lui criant : « Tue-moi ou je te tue². »

Cherchez-vous le prince ? — Voyez-le suivi d'une théorie qui chante les louanges de Caius Hercule, ou de Caius Jupiter. — Non, il est chez lui, demandez-le à ses portiers ; ses portiers sont Castor et Pollux, dont le temple, depuis qu'il a augmenté son palais, lui sert d'antichambre. — Mais non ; il est dans une plus intime retraite : la lune est dans son plein, elle brille de tout son éclat ; Caligula est là qui l'appelle à venir partager sa couche. — Au Capitole, il s'est fait faire une chapelle auprès du temple de Jupiter : allez

1. Suet., *in Calig.*, 52.

2. Η μὲν ἀνάσις, ἢ ἐγὼ σέ. (Homère); Senec., *de Irâ.*, I, 16.

là, prêtez l'oreille, vous ouïrez la conversation de Jupiter Latialis et de Jupiter Capitolin ; le Capitolin est un peu muet, mais en revanche l'autre parle, chuchote, interroge, attend les réponses, se fâche, élève la voix : « Je te renverrai, lui dit-il, au pays des Grecs ; » puis il se laisse toucher, ne menace plus, consent à vivre d'accord avec son confrère, et, pour se rapprocher de lui, joint le Capitole au mont Palatin par un pont qui passe au-dessus du temple d'Auguste¹. »

Lorsqu'il lui naquit une fille, petite enfant dans laquelle il se reconnaissait à sa férocité précoce, il la promena d'abord chez tous les dieux, puis enfin il la porta chez Minerve, la lui mit sur les genoux, et fit la déesse sa gouvernante. A la mort de sa sœur Drusille (38), il créa déesse cette femme infâme², il ordonna qu'on ne jurerait que par elle ; cela ne lui suffit pas, il voulut encore qu'elle fût montée au ciel, et il trouva, selon l'usage, pour un million de sesterces, un sénateur qui jura par tous les serments possibles avoir vu Drusille en chemin pour l'Olympe.

Dans sa douleur pourtant, il partit de Rome à la hâte, courut toute l'Italie, alla donner des jeux en Sicile ; mais la fumée de l'Etna lui fit si grand'peur, qu'au milieu de la nuit il s'enfuit de Messine. Rome cependant portait le deuil de Drusille. Ce deuil était sévère : on ne pouvait, sous peine de mort, ni rire, ni se baigner, ni souper avec ses enfants ou sa femme. Caius, revenu en courant comme il était parti, ayant de plus une longue barbe et des cheveux en désordre, posait aux Romains un étrange dilemme : à qui se réjouissait, il disait : « Qui peut se réjouir lorsque

1. On croit avoir découvert récemment des traces de ce pont.

2. Inscription : DIVAE DRUSILLAE par C. Rubellius Blandus, préteur, consul, proconsul, (mari d'une petite-fille de Tibère), à Tivoli. Orelli 673. Une autre à Céré. Henzen 5389.

Drusille est morte?» à qui portait le deuil : « Comment peut on pleurer une déesse ? » Il frappait donc à coup sûr, et pouvait être certain de ne manquer personne¹.

Un jour, — il n'avait, du reste, pas attendu ce jour-là pour renouveler les cruautés de Tibère, — un jour il vint au sénat, et y entonna l'éloge de son prédécesseur. Jusque-là on avait librement parlé de Tibère. « Mais, disait Caïus, moi, je suis empereur, j'ai le droit de blâmer ; où d'autres prendraient-ils ce droit ? Valets de Séjan, délateurs de ma mère, de quel droit condamnez-vous l'homme que vous avez honoré par tant de décrets ? » Et à la fin de sa harangue, il se faisait apostropher par Tibère lui-même : « Tout ce que tu as dit, mon fils, est très-juste et très-vrai ; ne l'attache pas à les aimer, à leur plaire, à les épargner ; s'ils le peuvent, ils te tueront. Ne pense qu'à ta sûreté ; les moyens qui la garantiront le mieux seront les plus justes : tranquille sur ta vie, jouissant de tous les plaisirs, tu seras honoré d'eux bon gré mal gré. Prends-y garde, personne n'obéit volontairement ; tant qu'on redoute le prince, on l'honore ; s'il cesse d'être le plus fort, il faut qu'il meure. » C'était là au fond toute la politique de Tibère.

Le sénat resta consterné : quel sénateur n'avait parlé contre Tibère ? Le lendemain, le sénat reprit courage, fit un grand éloge de la bonté du prince qui, après de si justes reproches, n'avait pas ordonné leur mort à tous ; il décréta des sacrifices pour l'anniversaire d'un si beau discours, et recommença toute sa série de bassesses sous Tibère : rien n'était changé.

L'homme seulement était pire. Était-ce folie, habitude du sang, délire du pouvoir, instinct inné de cruauté ? Il

1. Senec., *Consolatio ad Polybium*, 36 ; Suet., *in Calig.*, 24.

est malheureusement difficile de ne pas reconnaître dans quelques âmes un certain goût du sang, une manie féroce, un amour gratuit du meurtre, indépendant de toute idée de crainte, d'intérêt ou de vengeance. Caligula jetant aux bêtes féroces les gladiateurs vieux et infirmes, marquant sur la liste de ses prisonniers ceux qui devaient être égorgés pour nourrir les bêtes du cirque lorsque la viande était trop chère, introduisant dans les supplices une recherche de tortures longtemps étrangère aux mœurs romaines¹ ; Caligula faisant assaut au fleuret contre un gladiateur, et quand celui-ci se fut laissé tomber comme vaincu, le perçant d'un poignard ; dans un sacrifice, revêtu de l'habit sacerdotal, prêt à immoler la victime, laissant tomber la hache sur la tête du victimaire debout auprès de lui ; faisant frapper ses condamnés à petits coups, afin, disait-il, qu'ils se sentissent mourir ; dans ses orgies, se donnant pour spectacle la torture, ayant là toujours un bourreau tout prêt pour décapiter ; caressant le cou de sa maîtresse, et ajoutant : « Cette belle tête pourtant, je n'ai qu'à dire un mot, et elle tombera² : » qu'est-ce que cela, si ce n'est l'amour et le besoin du sang ?

Aussi était-il merveilleusement ingénieux à trouver des criminels. Nous parlions tout à l'heure du deuil de Drusille. L'anniversaire de la bataille d'Actium lui fournit un pareil dilemme : par sa mère il descendait d'Auguste, par sa grand'mère, d'Antoine ; il était petit-fils du vaincu et du vainqueur : « Que les consuls fassent la fête, disait-il le matin à ses amis, ou qu'ils ne la fassent pas, ils seront toujours coupables. » Les consuls firent la fête ; il furent

1. Senec., *de Irâ.*, III, 18, 19, 20 ; *de Tranquillitate animi*, 14 ; Suet., *in Calig.*, 27, 32. Dion.

2. Suet., *in Calig.*, 30, 32, 33.

déposés le jour même, les verges de leurs lieuteurs rompues sous leurs yeux. L'un d'eux se tua de chagrin.

Caius se souvint aussi de ceux qui, pendant sa maladie, avaient voué leur vie pour la sienne ; il les prit au mot, fit combattre l'un contre des gladiateurs et eut grand'peine à lui faire grâce après sa victoire ; fit promener un autre comme une victime avec les bandelettes et la verveine, et le fit jeter dans un précipice. Sa cruauté était facétieuse : tous les dix jours, il marquait sur la liste des prisonniers ceux qu'il voulait faire périr (la procédure était simplifiée, on le voit, il ne fallait plus tant de formalités pour tuer un homme) ; il appelait cela apurer ses comptes.

Il se rappela enfin que près de Rome, sur les bords du lac de Némi, il y avait un certain temple et un certain prêtre, ou, comme on disait, un certain roi, consacré à la sanguinaire Diane Taurique. La tradition antique faisait de cette royauté le prix d'un combat sanglant ; tout compétiteur audacieux pouvait venir provoquer le roi régnant, le tuer et prendre sa place. C'était la tradition des temps barbares ; mais des siècles plus policés l'avaient laissée tomber en désuétude, et le roi en exercice vieillissait paisiblement sur son trône sacerdotal. Caligula se hâta de réveiller la bonne tradition des siècles passés, envoya un compétiteur plus jeune et plus vigoureux, et le pauvre roi de Némi périt victime de cette fantaisie du maître¹.

Il n'aimait pas seulement à tuer, mais à torturer. Sénèque qui fut témoin de son règne, nous peint des chevaliers, des fils de consulaires, des sénateurs, des matrones, fouettés, torturés, puis enfin décapités, en présence des autres sénateurs et de l'empereur lui-même, dans ses jar-

1. Suet., *in Cal.*, 35. Sur cette royauté de Némi, voyez Strabon, V, 2 ; Ovide, *Fastes*, III, 270.

dins, la nuit, aux flambeaux ; l'empereur au milieu de cette fête, se promenant en pantoufles, et quand les cris des victimes lui étaient désagréables, les faisant bâillonner avec une éponge ; s'il ne se trouvait pas d'éponge, avec les lambeaux de leurs vêtements¹.

Plus d'une fois il fit assister les pères à la mort de leurs fils ; à ceux qui étaient malades il envoyait poliment une litière pour qu'ils pussent venir, puis rentrés chez eux il envoyait des centurions leur donner la mort. Un autre, invité par l'empereur à venir ce soir-là souper à sa table, n'osa refuser, parce qu'il lui restait encore un fils. Caius le chargea de parfums et de couronnes, lui envoya sa coupe pleine de vin, l'accabla de ces marques de joie si déchirantes pour sa douleur, et ne lui permit même pas, en récompense de sa résignation, de recueillir les os de son enfant².

Laissons la fatigante énumération de ces cruautés. Il serait sans doute absurde de chercher quelque raison politique dans la conduite de ce fou ; mais à travers sa folie il sentait l'état de la société sans le comprendre. Il sentait qu'il n'y avait en réalité que deux puissances dans l'empire, les soldats et le peuple, ou plutôt les prétoriens et la canaille de Rome ; il trouvait facile de leur immoler les restes des deux puissances éteintes, le sénat et la noblesse. Ce que Tibère n'avait pas fait, Caligula appela le peuple au bénéfice de ses proscriptions ; il fit passer en jeux et en largesses pour la populace, en libéralités pour ses prétoriens, en liberté même pour les esclaves, les patrimoines des condamnés, c'est-à-dire des hommes les plus riches. Un Gaulois qui le vit habillé en Jupiter, osa un jour

1. Sénèque, *de Ira*, III, 18, 19 ; Suet., 26.

2. Senec., *de Ira*, II, 33 ; Suet., *in Calig.*, 27.

ui dire qu'il était fou ; Caligula lui pardonna, selon Dion, « parce que cet homme était cordonnier, et que les tyrans souffrent chez de telles gens plus de liberté qu'ils n'en souffriraient chez d'autres¹. » Cette politique simple et facile ne passait pas l'esprit de Caius.

Du reste, cette politique démocratique n'empêchait pas l'homme de sang de se faire partout et toujours sentir. Il n'y eut personne, dit Suétone, de condition si basse à qui il ne voulût du mal. Le théâtre était le lieu de ses querelles avec le peuple. Caligula avait fait du théâtre un devoir. Comme il permettait d'y venir en sandales et sans s'arrêter même pour saluer l'empereur ; comme des jours de spectacle il avait fait des jours de fête où il n'était pas même permis de porter le deuil de ses parents ; comme il avait abrégé même le deuil des veuves afin qu'elles ne s'en fissent pas un prétexte pour manquer le spectacle ; comme enfin, pour qu'on n'y souffrit pas du soleil, il avait bien voulu y permettre l'usage du chapeau thessalien : après tant de marques de sa bonté, il se croyait bien en droit de trouver fort mauvais qu'on se dispensât du spectacle, qu'on arrivât tard ou qu'on partît avant la fin. Mais comme, d'un autre côté, il avait des caprices ; comme parfois, aux jours les plus chauds, il faisait retirer le *velarium* qui abritait les spectateurs ; comme il changeait l'heure des jeux, et souvent les faisait faire de nuit : le peuple se permettait d'être inexact ; le peuple, qui avait conservé une certaine liberté au théâtre, ne favorisait pas les mêmes acteurs que César ; le peuple était au cirque d'une autre faction que César ; le peuple, enhardi parce qu'il était en foule, se levait, et à grands cris nommait et menaçait les délateurs.

¹ Dion, LIX, p. 661.

Caius s'irritait alors, faisait frapper à droite et à gauche du bâton et même de l'épée. Si au moins, criait-il, vous n'aviez qu'une seule tête¹ !

Il haïssait tant son peuple et son peuple tout entier, qu'il regrettait que son époque ne fût marquée par aucune calamité publique : « Sous Auguste, la défaite de Varus ; sous Tibère, la ruine du théâtre de Fidènes, avaient au moins illustré leurs règnes. » En vain faisait-il quelquefois fermer les greniers de Rome pour affamer le petit peuple ; qu'étaient-ce que ces calamités factices ? Son temps était trop heureux ; son nom allait être voué à l'oubli.

Tout cela, c'est simplement le besoin, poussé jusqu'à la démence, de l'extraordinaire et de l'étrange. Ce besoin, Caius cherche d'abord à le satisfaire par des spectacles. Il y a toujours eu sympathie entre les tyrans et les saltimbanques. Quand on ôte à une nation sa liberté, son patrimoine, son droit de famille, son Dieu, on lui donne des spectacles et tout est dit. Ce ne seront donc que gladiateurs, combats de bêtes, drames, pantomimes ; le cirque est rempli le matin, il n'est pas encore vide le soir. C'est d'abord la chasse aux bêtes féroces ; 400 ours, 400 autres bêtes y sont tuées à chaque fois ; puis la course de chars où nul n'est admis à servir de cocher s'il n'est sénateur ; la poussière du cirque est parsemée de minium et d'une poudre brillante. Vive le dieu Caius, le patron des farceurs, le protecteur des bouffons, l'ami, le commensal, le convive des cochers de la faction verte, avec qui il soupe dans l'écurie ! Croyez-vous qu'il ne sache pas récompenser les talents ? Apelle, le tragédien, est son conseiller intime ; Cythicus, le cocher du cirque, pendant une orgie, a reçu de lui deux millions de sesterces (530,000 fr.)

¹ Senec., *de Irâ.*, III, 19 ; Suet., *in Calig.*, 30 ; Dion, LIX, p. 645, 649, 650.

sur sa cassette. Voyez Incitatus, à qui les libéralités de César ont fait une fortune; qui a des manteaux de pourpre, un collier de pierres précieuses, une maison, des esclaves, un mobilier; qui invite à souper et traite magnifiquement ses convives. Qu'Incitatus dorme en paix, les soldats sont là, et, pour ménager son sommeil, imposent silence à tout le quartier; Incitatus va être consul; il a une écurie de marbre et un râtelier d'ivoire: Incitatus est le cheval de César¹. — Caius a donné des jeux à la Sicile, il en a donné à la Gaule, il n'en refuse à personne. A Rome, il y a des spectacles tout le jour, ce n'est pas assez, il y en aura la nuit; toute la ville sera illuminée. — Venez plus loin: si Caius quelquefois affama le peuple, aujourd'hui il le nourrit; il lui jette des vivres, des fruits, des oiseaux, de l'argent, de l'or; il y mêle des couteaux aiguisés; pardonnez-lui, c'est un caprice.

Le théâtre d'ailleurs lui est précieux, non-seulement comme lieu de divertissement, mais aussi comme lieu de supplice. Il a été autorisé par le sénat à faire descendre dans l'arène, à faire combattre homme par homme ou peloton contre peloton, qui il voudra. Un jour, vingt-six chevaliers y périrent, et l'horrible joie de Caligula à la vue de ce sang versé est quelque chose de plus hideux encore que cette boucherie. Il en accuse un autre d'outrage envers Agrippine sa mère: il le fait combattre; vainqueur, il le fait juger et condamner. Quand les combattants manquent, il saisit un homme dans la foule, lui fait couper la langue pour l'empêcher d'en appeler au peuple, et le fait jeter aux bêtes². Tout cela est incroyable, dira-t-on. Pourquoi Dion eût-il inventé tout cela, si tout cela, au temps où il

1. Suet., *in Calig.*, 55.

2. Dion, LIX, 9.

vivait, eût été chose impossible? Non, rien n'est incroyable; nos neveux sauront peut-être ce qu'est, dans une société non chrétienne, un maître absolu et soi-disant civilisé.

Caius cherchera même dans une sphère un peu plus haute l'extraordinaire et l'étrange qu'il cherche au théâtre. Il y a en lui une sorte d'ambition et de jalousie universelle; il faut qu'il soit le premier en toutes choses. Il est jaloux d'Homère et de Virgile, il renverse et défigure les statues des hommes illustres. La noblesse est en coupe réglée, elle expie chaque jour son ancienne puissance, ses patrimoines enrichissent le fisc; mais il lui reste ses souvenirs; les Torquatus ont le collier que leur ancêtre enleva à un Gaulois, les Cincinnatus ont pour insigne la longue chevelure de leurs aïeux, les Pompées ont gardé le surnom de Grand. Tout ce blason fait ombrage à Caius, il l'abolit. Il porte envie à tout ce qui se distingue, même à la robe de pourpre du roi africain Ptolémée, qui détourne les regards de la foule et la distrait des jeux que son prince lui donne. Un homme est élégant et bien peigné, il lui fait raser la tête par derrière; — un autre est grand et beau, il l'envoie combattre contre les gladiateurs; vainqueur, il le fait mourir. — Un jour, un esclave, vainqueur au cirque, est affranchi par son maître; le peuple applaudit avec transport: Caius est indigné, il faut qu'on ne voie, qu'on n'admire que lui; il se jette hors du cirque, descend les degrés à la hâte, foule aux pieds la frange de sa robe: « Le peuple-roi aura donc plus d'hommages pour un gladiateur que pour la personne sacrée de ses princes, que pour moi, présent devant lui? »

Celui qui peut tout ne doit-il pas avoir tous les talents? Il est gladiateur, chanteur, cocher. Au théâtre, il accompagne la voix de l'acteur; il répète son geste, il le corrige.